

AUTOUR DE/ ET RETOUR À LA TRADUCTION PRAGMATIQUE – SUR LES *NOCES* DE NICOLAS FROELIGER Muguraş CONSTANTINESCU¹

Présentation

Paru en 2013, le livre de Nicolas Froeliger, intitulé de façon incitante *Les noces de l'analogique et du numérique. De la traduction pragmatique* garde toute son actualité par une problématique importante mais pas assez débattue par les théoriciens de la traduction. Son actualité justifie notre lecture/relecture dans une revue de traductologie. Nous reprenons dans ce qui suit, en grande partie, nos réflexions publiées dans un ouvrage à portée non spécifiquement traductologique (Constantinescu, 2015) pour souligner et réaffirmer l'opportunité d'un tel ouvrage dans le paysage traductologique contemporain.

Nous commençons par un bref regard sur l'état des lieux de la traductologie centré sur la traduction pragmatique pour mieux cerner la place et l'importance de l'ouvrage de Nicolas Froeliger. Et cela d'autant plus que l'auteur le fait de façon attrayante, en mariant avec grâce et naturel, le registre scientifique et le registre littéraire ou, si l'on peut dire ainsi, la scientificité et la littérarité.

Comme on peut facilement le constater, la traductologie contemporaine s'appuie majoritairement dans sa théorisation sur la traduction littéraire, considérée dans son sens large – belles lettres et sciences humaines. Elle ignore ou néglige, le plus souvent, la traduction spécialisée, nommée aussi traduction pragmatique, comme le propose de façon convaincante Nicolas Froeliger, en se mettant d'accord à ce sujet avec Jean Delisle. A partir de la réflexion de l'auteur sur la rencontre nécessaire entre les instruments analogiques des sciences humaines et numériques des sciences exactes, nous entreprendrons une brève lecture critique de son ouvrage et, implicitement, de la traduction pragmatique. Seront analysés notamment ses relations avec la traduction littéraire, l'importance du destinataire d'une telle traduction, son aspect communicationnel, le poids de la terminologie et de la quasi-terminologie. Une place particulière est réservée au rôle du traducteur, qui reste, malgré tous les outils numériques les plus modernes, l'acteur décisif du processus, même dans la traduction pragmatique.²

¹ Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, mugurasc@gmail.com

² Nous reprenons en grande partie la chronique à l'ouvrage de Nicolas Froeliger publiée par nous in "Autour de la traduction pragmatique", „*Literature, discourse and multicultural dialogue*”, (LDMD 3), Editura Arhipelag XXI Press, Târgu Mureș, 2015 : 670-680.

Selon les statistiques, la traduction littéraire ne couvre que 10 % du marché de la traduction, le reste revenant largement à la traduction spécialisée, dans un domaine ou un autre. Cela exige nécessairement la maîtrise et l'utilisation d'une terminologie et/ou une quasi-terminologie, matière essentielle dans la traduction pragmatique et en perpétuel mouvement.

Des noces pas comme les autres

La situation en quelque sorte paradoxale, plus exactement, la disproportion entre la théorisation de la traduction littéraire et sa place dans la vie de la société, a déterminé Nicolas Froeliger de l'Université Paris VII à proposer une réflexion bien fondée et nourrie par la pratique sur ce qu'il appelle la traduction « pragmatique ». Celle-ci n'est pas du tout facile et se doit d'être, tout d'abord, efficace ; elle suppose tout simplement les noces de l'analogique et du numérique, comme l'auteur l'annonce dès le titre de son livre, paru aux Éditions Les Belles Lettres, tête de série de la collection « Traductologiques », coordonnée par deux personnalités du domaine : le traductologue Jean-René Ladmiral et le comparatiste et historien des traductions Jean-Yves Masson. En revenant à ce titre très alléchant, il surprend par la première partie et son allure ludique, connotative *Les noces de l'analogique et du numérique* pour éclairer et rassurer par sa deuxième partie *De la traduction pragmatique*, à allure rigoureuse, dénotative.

Nicolas Froeliger essaie d'y donner une réplique à la « traductologie littéraire » qui est « riche et très intéressante, bien développée, stimulante du point de vue intellectuel et de surcroît solidement établie sur le plan institutionnel » (Froeliger, 2013 : 17). En fait, c'est ce dernier aspect qui intrigue, à juste titre, le praticien et l'enseignant de la traduction pragmatique de Paris VII, notamment l'incertitude qui plane du point de vue institutionnel sur la traduction pragmatique, sa non-reconnaissance théorique. Cette constatation ne concerne pas la réflexion sur le terme et terminologie qui a connu un certain développement les dernières décennies (L'Homme, 2005) et qui ne couvre qu'un aspect de la traduction qui nous intéresse ici.

À une recherche attentive, on peut se rendre compte que la traduction pragmatique est discrètement présente dans de nombreux ouvrages et parfois sous d'autres noms. Elle est mentionnée et définie dans des traités généraux de traductologie mais non pas suffisamment étudiée. Dans son livre incontournable sur la traduction raisonnée, Jean Delisle considère la traduction qui nous préoccupe, en mettant en son centre la langue de spécialité ; cette dernière comprend la terminologie et les moyens d'expression propres à un domaine de spécialité. Il définit, par ailleurs, le texte pragmatique qui constitue l'objet du processus traductif comme l'un « habituellement rédigé en fonction d'un destinataire précis et de règles d'écriture particulières », étant principalement un instrument de communication et dont « l'aspect esthétique n'est pas dominant » (Delisle, 2013 : 666, 686).

Quoique l'aspect esthétique ne soit pas dominant dans un tel type de texte, les chercheurs qui s'y intéressent comme Christian Balliu, préoccupé dans plusieurs de ses articles (2001-2002, 2010) par la traduction médicale, trouvent que des figures de style et une certaine forme de subjectivité sont présentes dans le texte de spécialité et également dans sa traduction. Même la dimension poétique ne lui est pas étrangère :

Dans la réalité, les traductions littéraire et spécialisée ne sont nullement opposées [...] Le degré de spécialisation d'un texte ne se mesure pas à l'aune d'une terminologie quantifiée, ni à l'opacité supposée de ses signifiants ; il est en relation directe avec les contenus et les référents. [...] Le texte spécialisé peut atteindre une dimension poétique, tout comme le texte poétique peut être éminemment spécialisé. (Balliu, 2001-2002 : 1-2)

Dans le même sens, on peut penser à la créativité, déjà évoquée, dans la traduction d'un texte « technique » ou « scientifique », créativité trop souvent associée au texte littéraire. Voyons dans ce sens le témoignage de Mathilde Fontanet :

J'ai donc entrepris de m'observer moi-même pour explorer comment, par mes ressources personnelles, je remédiais à des problèmes de reformulation ou à des insuffisances sémantiques du texte original et pour déterminer si l'opération comportait une dimension créative. Pour éviter que l'intervention de la créativité ne soit dictée par la nature du texte, je me suis limitée aux seuls textes administratifs, journalistiques et techniques, à l'exclusion des œuvres littéraires. (Fontanet, 2005 : 433)

En revenant à l'ouvrage qui se trouve au centre de notre attention, son auteur a un parcours surprenant. Il a suivi les cours de la fameuse école ESIT (École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs) de Paris, la première de ce genre en France, il a pratiqué pendant dix-sept ans le métier de traducteur spécialisé, entre autres, à la compagnie Architexte qu'il a aussi fondée, il a passé son doctorat en littérature américaine (Thomas Pynchon) à l'Université Sorbonne Nouvelle et il a obtenu son habilitation à diriger des recherches à l'Université Grenoble III, dans le domaine de la traductologie. Depuis quelque temps, à l'Université Paris VII, il dispense des cours tels : la traduction journalistique, la traduction financière mais aussi la « culture générale de la traduction », concept qu'il a lui-même imposé dans ce qu'il appelle « la communauté traductologique ». Froeliger est aussi l'artisan d'un colloque atypique *Traductologie de plein champ*, ayant trois volets différents dans trois grandes universités connues pour leurs structures de formation des traducteurs, l'Université de Genève, l'Université Libre de Bruxelles et l'Université Paris VII. Ce rendez-vous autour de la traductologie sur le terrain, ou en plein air,

opposée à l'idée de laboratoire et de serre, réunit non seulement des traductologues mais aussi des praticiens de la traduction, que ce soit la traduction littéraire, scientifique, technique ou, selon le vocable favori de l'auteur, « pragmatique ».

Pour ce qui est des noces de l'analogique et du numérique, elles signifient, au fond, selon la vision de l'auteur, le mariage entre la manière de penser analogique, propre aux sciences humaines et les instruments numériques, utilisés par les sciences exactes. Le livre qui célèbre ces noces se veut et il l'est une « vision globale et contemporaine sur une profession encore trop peu connue », qui suppose en réalité un enchaînement de métiers, un sérieux travail de documentation et, inévitablement, de nos jours, l'utilisation de certains instruments numériques. Sur les traces de Jean Delisle (le premier à employer l'expression « traduction pragmatique »), avec qui Nicolas Froeliger avoue s'être entretenu sur le sujet, l'auteur considère que le « centre de gravité de la traduction pragmatique » (16) est constitué par les traductions scientifiques et techniques – véritable noyau dur du domaine – même si le traducteur aura affaire aussi à des textes de presse, des textes de vulgarisation, administratifs etc. :

En effet si le monde de la traduction pragmatique est fort vaste, son modèle se trouve, à notre sens, dans les textes scientifiques et techniques. C'est-à-dire rédigés par des spécialistes d'un domaine pour d'autres spécialistes de ce même domaine et faisant appel à ce que l'on nomme la langue de spécialité, ou la langue spécialisée [...]. Il s'agit d'un savoir qui recouvre un sous-ensemble de la langue générale, convoque des connaissances spécifiques, possède des traits particuliers et est formalisé par une terminologie et une phraséologie qui lui sont propres. (Froeliger, 2013 : 15)

Dans la chaîne de métiers mobilisés pour la réalisation d'une traduction on peut énumérer : le localisateur, le terminologue, l'ingénieur linguiste, le rédacteur ou le communicateur technique, le pré-éditeur, le post-éditeur, le réviseur, le gérant de projet, le spécialiste en communication interculturelle et le traducteur tout simplement. Ce dernier doit être souple et agile pour pouvoir passer d'un domaine à l'autre, d'un texte à l'autre, selon la commande et l'urgence du client. Il doit accepter que les règles de la traduction pragmatique diffèrent de celles de la traduction littéraire : le texte source n'est pas sacré et, au contraire, le texte cible sollicite toute son attention pour être clair, précis, concis. Si pour certains textes littéraires garder leur ambiguïté est une vertu rare et une performance attendue, au cas du texte pragmatique il s'agit, justement, d'en enlever les ambiguïtés et d'en « endiguer » l'incertitude (Froeliger, 2013 : 51). La visée esthétique est elle aussi désacralisée en faveur d'une visée communicative.

Les domaines de la traduction pragmatique sont nombreux et, à travers les multiples exemples donnés par Froeliger qui considère déjà vaste et touffu ce type de traduction, on peut en énumérer quelques-uns : droit, bâtiment, architecture, médecine, finances, économie, gastronomie, informatique, mécanique, publicité, presse.

Froeliger reconnaît que l'acte du traduire peut sembler, à première vue, un acte essentiellement « analogique », étant « largement intuitif, agile, asystématique, méfiant à l'égard des solutions massives » (*idem* : 8). Il apporte des arguments convaincants pour la nécessité de la collaboration, de l'« hybridation » avec le technique, précis et systématique, du numérique dans le cas de la traduction pragmatique. D'ailleurs, par son livre, le praticien et le traductologue Froeliger propose justement une « systémique » de la traduction pragmatique qui donne au lecteur une idée sur ses constantes et ses variables.

S'appuyant sur sa multiple expérience, entre autres, celle de formateur de jeunes traducteurs, mais aussi de chercheur bien familiarisé avec la littérature et son herméneutique, l'auteur, doué d'un raffiné sens de l'humour, pratiquant un style scientifique souple qui par endroits laisse la place au ton familier, s'adresse comme le dit Jean-René LADMIRAL, dans la préface du volume, « au grand public cultivé » (LADMIRAL, 2013 : XIII). Quelques idées particulièrement intéressantes, qui échappent à l'œil non avisé, méritent d'être retenues de cette « chronique », légèrement persiflante, d'un événement qui marque le début de ce siècle, des noces en traductologie. Une première idée simple et qui évite toute confusion est à retenir : « La traduction pragmatique n'est ni la traduction littéraire ni la traduction générale » (Froeliger, 2013 : 16). Ensuite, elle est emblématique des métiers de la traduction.

A la différence de la traduction littéraire qui vise souvent un lecteur imaginaire, idéal, supposé parfois curieux, encyclopédique, parfois fainéant, sautant sur les descriptions et les passages ennuyeux, la traduction pragmatique sera travaillée avant tout en fonction du destinataire à qui elle s'adresse mais aussi de son but et de son utilisation. Cela permet des libertés de type restructurations de phrases et de paragraphes, ajouts, explicitations, omissions, ou « du vide », comme le dit avec une pointe d'espièglerie Froeliger. Ces libertés sont sévèrement sanctionnées par les spécialistes dans une traduction de texte littéraire, principalement parce qu'elles trahissent, modifient, falsifient le style de l'auteur, sa marque scripturale. Dans la traduction pragmatique, qui est loin de sacraliser le texte original, soutient Froeliger, s'appuyant sur de nombreux exemples, et sur plus de 20000 pages traduites et environ 30000 révisées, la traduction doit être claire et facilement compréhensible par son destinataire, bien déterminé dès le moment de l'acceptation de la commande de traduction, autrement dit adaptée au contexte et au but pour lequel elle sera travaillée.

Le traducteur pragmatique qui, par la force des choses, couvre toujours plusieurs domaines, n'a pas les mêmes connaissances techniques que l'auteur spécialiste du texte à traduire, mais il a ses compétences « spécifiques » qui lui permettent de mettre le texte dans sa perspective particulière de texte adressé toujours à un spécialiste, mais appartenant à une autre culture et situé dans une certaine situation de communication. Il identifiera les termes essentiels, les rapports de cause à effet, il estimera et assumera certains risques, mais, surtout, il trouvera les articulations appropriées pour proposer un texte fluide, cohérent, et qui ne « sente » pas la traduction, dans lequel, par conséquent, le traducteur sera invisible, et sa traduction transparente.

La rhétorique sera un précieux allié du traducteur pragmatique, pour qui c'est la communication qui compte en premier lieu et non pas certains effets de style, comme dans le cas du texte littéraire. C'est pourquoi l'auteur parle, à maintes reprises, d'une traduction « efficace » et, adoptant une idée de Meschonnic, traducteur par excellence de texte poétique, il estime que pour la traduction pragmatique c'est important ce qu'elle fait et non pas ce qu'elle est. Le micro-contexte et le macro-contexte, tout comme le rapport avec le réel, le référent, sont extrêmement importants parce que « personne [...] ne traduit dans une salle blanche, bien protégé des miasmes du réel : la traduction est avant tout une profession qui s'exerce sur un *marché*, dans des conditions économiques et temporelles contraignantes que la théorisation n'ignore qu'au péril de sa propre pertinence » (souligné par l'auteur, 151).

La terminologie a une importance fondamentale mais elle ne résout pourtant pas tout dans la traduction pragmatique, d'où la nécessité d'opérer avec une « quasi-terminologie », qui fait partie de la langue de spécialité, sans constituer pour autant les termes définitoires dans une structure conceptuelle donnée. Il est à considérer à ce propos la dynamique qui caractérise la terminologie, où les processus de terminologisation sont tout aussi fréquents que ceux de déterminologisation, car selon Froeliger la terminologie non plus n'est sacrée. Dans ce sens un autre principe clair à retenir est que le « terminologisme » ne doit pas prendre la place de la « terminologie ». Il s'agit d'une « approche terminologique d'ensemble » qui exclut tous les excès, comme celui du « terminologisme » qui exige l'application irréfléchie et décontextualisée de la règle selon laquelle à un terme dénotant un concept de la langue de départ doit correspondre un seul et unique terme dans la langue d'arrivée :

La terminologie à laquelle nous pensons n'est pas normative. Elle ne procède pas des nomenclatures et autres organigrammes. Elle part des textes eux-mêmes, rassemblés en corpus et accessibles à un traitement statistique qui permet de faire ressortir (1) les liens logiques, (2) des définitions, (3) des collocations (c'est-à-dire des voisinages habituels entre mots et termes) voire une phraséologie, les

deux premiers de ces aspects étant au service de la compréhension, le troisième visant avant tout la réexpression. (101)

En échange, il est impératif d'estimer correctement le rapport du texte pragmatique au réel ; la traduction pragmatique doit aussi se référer clairement au réel, elle doit identifier précisément le référent auquel renvoie le texte initial, sans cependant se bloquer dans la terminologie, car le terme lui aussi doit être envisagé en contexte et non pas dans l'absolu, et là où les répétitions seraient ennuyeuses, sans être nécessaires, les synonymes représentent une solution adéquate.

En cours de route, avec le fin humour qui le caractérise, mais aussi avec un goût du paradoxe, Froeliger fait l'éloge de l'inaperçu et même de la méconnaissance, l'éloge de l'erreur qui peut devenir, à travers une analyse des facteurs qui l'ont engendrée, source de créativité. Maniant avec souplesse un discours pédagogique accessible, Froeliger ne stigmatise pas l'erreur mais cherche en elle la révélation « d'un état d'esprit, d'une démarche de pensée qui permet de mieux comprendre ce qu'aurait dû ou pu être une traduction réussie (25).

Conclusion

Un tel ouvrage portant sur la traduction pragmatique et ayant pour but d'attirer l'attention sur ce type de traduction, très souvent pratiquée et rarement théorisée pourrait être regardé aussi comme un exemple d'écriture attrayante qui ne repousse pas le lecteur non-averti. L'auteur lui-même semble être un enfant né du mariage de l'analogique et du numérique, qui a dans ses gènes autant du patrimoine héréditaire provenant des sciences humaines que des sciences exactes. Dans son livre il y a beaucoup de renvois non seulement aux traductologues et aux terminologues mais aussi à des écrivains et à des personnalités d'autres domaines, comme l'architecture, par exemple, de sorte que même au niveau intertextuel le volume réalise un mariage, notamment entre le texte humaniste et le texte spécialisé. Des citations appartenant à Hemingway, à Platon, à Robert Pinget, à Hegel, à Houellebecq, à Alfred de Musset, à Cornelius Castoriadis, à Havel, à Echenoz, à Bob Dylan, à des traducteurs anonymes, à Thomas Pynchon, à Le Corbusier, aux vers d'un guitariste que l'auteur aime, se joignent - complétées et commentées par l'auteur - à de nombreux exemples de traduction pragmatique extraits de domaines multiples, à commencer par les mathématiques, la physique et la chimie, jusqu'aux articles de presse, à la publicité, aux documents officiels pour la DGT (La Direction Générale de la Traduction).

Extrêmement réconfortante pour un lecteur plutôt « analogique », comme c'est notre cas, s'avère la conclusion de l'auteur, selon laquelle tout évident qu'il soit que la balance penche parfois vers le numérique, l'être humain reste le facteur décisif dans la traduction pragmatique. Et comment serait-il

autrement lorsque l'auteur estime que la traduction est, selon un mot grec, tout simplement un *métis*, c'est à dire un « art de la ruse, de l'intelligence pratique, de la flexibilité de l'esprit et de la subtilité » (*idem* :151) ?

De nos jours avec la montée en puissance des outils numériques, avec la diversification des métiers de la traduction, d'une importante « professionnalisation » de ces derniers, traduire signifie « faire éclater non seulement la barrière des mots et des langues, non seulement les limites étriquées des domaines de spécialité, mais aussi celles des modes de représentations et, enfin, des corporatismes. » (*idem* : 259) Et, bien sûr, traduire aujourd'hui signifie remettre le traducteur au centre de la réflexion traductologique et lui faire l'éloge qu'il mérite car être traducteur « c'est avant tout un état d'esprit – avec une pincée d'Ulysse pour la *métis* et un zeste de Protée pour le désir de transmettre » (*idem* : 259).

Par sa problématique, par son style, par sa profusion d'exemples très pertinents, par sa clarté didactique, dans le meilleur sens du mot, le stimulant livre de Nicolas Froeliger, indéfectible traductologue de plein champ, se propose à la lecture et à la relecture avec grand profit pour tous ceux qui s'intéressent à la relation entre traduction littéraire et traduction pragmatique, en mettant sous la loupe cette dernière.

Et comme toute relecture suppose un nouveau contexte, il est important de souligner que les éditions « Belles Lettres », dont la série « Traductologiques » a été inaugurée par l'ouvrage qui nous préoccupe, continue de s'épanouir par d'autres ouvrages dont le dernier qui vient de paraître est une traduction sur la traduction, notamment *Écrits sur la traduction* de Martin Luther, texte établi et traduit par Catherine A. Bocquet et « Préface » de Michel Grandjean, noms qui en disent long sur la brillante carrière de la série « Traductologiques ».